



FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 2017

13 sept – 31 déc

DOSSIER DE PRESSE

NADIA BEUGRÉ

Tapis rouge

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Raphaëlle Le Vaillant – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13



NADIA BEUGRÉ

Tapis rouge

Chorégraphie et interprétation, **Nadia Beugré**
Création musicale et interprétation, Seb Martel
Interprétation, Adonis Nebié
Conseil artistique et dramaturgie, Boris Hennion
Scénographie, Erik Houllier
Création sonore, Thomas Fernier
Figuration, Aurélien Menu

Production déléguée Latitudes Prod. (Lille)
Coproducteur Le Vivat – scène conventionnée (Armentières) ; Musée de la danse / Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne ; Ballet national de Darmstadt ; Théâtre Garonne – Scène européenne (Toulouse) ; BIT Teatergarasjen (Bergen) ; La Bâtie – Festival de Genève ; Festival Montpellier Danse 2017 ; Le Parvis, Scène Nationale Tarbes-Pyrénées ; Festival d'Automne à Paris
Coréalisation CDC Atelier de Paris / Centre de développement chorégraphique national ; Festival d'Automne à Paris
Avec le soutien de la DRAC Hauts-de-France, de la Région Hauts-de-France et du Fonds Transfabrik – fonds franco-allemand pour le spectacle vivant
Spectacle créé le 24 janvier 2017 au Vivat – scène conventionnée (Armentières)

Que recouvre le tapis d'honneur que l'on déroule, en Afrique comme à travers le monde, aux plus puissants ? Dans *Tapis rouge*, la chorégraphe Nadia Beugré, née en Côte d'Ivoire, met en lumière avec âpreté le monde du « dessous » et les corps des travailleurs exploités.

Tapis rouge avait vu le jour parmi les « Sujets à vif » du Festival d'Avignon, comme un corps-à-corps entre Nadia Beugré et le compositeur et guitariste Seb Martel. Depuis, la chorégraphe installée en France a transformé cette matière en forme longue, en associant un danseur supplémentaire. Elle y poursuit une quête chorégraphique en forme de lutte, au service des marginalisés d'Afrique ou d'ailleurs. Le tapis rouge du titre, celui des stars, n'est que l'incarnation moderne d'une longue tradition : celle de tracer une piste sacrée, isolée de la terre, qui permettait déjà au clergé antique d'éviter tout contact symbolique avec le bas monde. *Tapis rouge* va au contraire chercher du côté de ce que l'on cache sous ce tissu. Marquée par sa rencontre, au Burkina Faso, avec des femmes et des enfants qui se saignaient dans les mines, Nadia Beugré parle, à travers sa danse, de la brutalité exercée à l'égard de groupes souvent invisibles. Passée par les danses traditionnelles ivoiriennes puis par la compagnie Tché-Tché aux côtés de Béatrice Kombé, Nadia Beugré trace aujourd'hui son chemin artistique avec conviction, et collabore en parallèle avec Dorothee Munyaneza ou Boris Charmatz.

CDC ATELIER DE PARIS

Vendredi 8 au dimanche 10 décembre
Vendredi 20h30, samedi 16h et 20h30, dimanche 16h

12€ et 20€ / Abonnement 10€ et 12€
Durée estimée : 1h15

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha
01 53 45 17 13

CDC Atelier de Paris

Patricia Lopez
06 11 36 16 03 | plopez@hotmail.fr

ENTRETIEN

Nadia Beugré

Vous aviez présenté une première version de Tapis rouge au Festival d'Avignon en 2014. Pourquoi avoir choisi de retravailler cette pièce ?

Nadia Beugré : Je n'étais pas allée au bout de ce que j'avais envie de dire. Je faisais de plus en plus de constats par rapport au thème même du projet, parce que la situation va de mal en pis. Reprendre *Tapis rouge* était nécessaire pour continuer mes recherches.

Quel(s) tapis rouge(s) souhaitez-vous évoquer sur scène ?

Nadia Beugré : Quand je dis « tapis rouge », on pense tout de suite à des paillettes. Pour moi, c'était important de demander : quels sont les critères qui nous amènent à être sur un tapis rouge ? Qui décide ? Est-ce que ceux qui sont actuellement sur le tapis doivent y rester éternellement, et est-ce qu'ils méritent même d'y être ? Je veux étaler un tapis rouge, à l'inverse, pour les travailleurs, pour ces personnes qui se saignent alors qu'il n'y a aucune reconnaissance vis-à-vis d'eux – pas seulement en Afrique, mais partout.

Ce sont ceux qui ont travaillé pour que le monde soit ce qu'il est aujourd'hui. Leurs vies se dégradent, leurs droits ne sont pas défendus. Ce sont des personnes qui méritent de marcher sur ce tapis.

Vous vous étiez rendue au Burkina Faso avant la création en 2014. Est-ce que vous avez également voyagé avant cette nouvelle version ?

Nadia Beugré : Je suis retournée là-bas. C'est lorsque j'étais au Burkina Faso que l'envie de faire ce projet est venue. Pendant des vacances, j'étais allée dans un village où j'ai vu des femmes qui avaient des cicatrices sur leur corps - une, puis deux, trois. On m'a dit que ces femmes travaillaient dans les mines : comme elles n'ont pas de matériel pour travailler, elles ont trouvé une technique en faisant couler leur sang, pour aider l'or à remonter en surface.

Est-ce que vous les avez retrouvées quand vous y êtes retournée ?

Nadia Beugré : La mine était fermée, on les avait chassées. Souvent, il y a des attaques dès qu'on commence à trouver de l'or dans une mine. J'ai aussi appris que quand il y a des écoles à côté, des enfants de primaire désertent pour aller eux aussi chercher de l'or. On a besoin d'eux pour les trous qui sont très peu larges : il faut un corps d'enfant. Souvent les gens mentent, disent qu'ils ont dix-sept ou dix-huit ans, mais non – c'est moins que ça. Même en Côte d'Ivoire, qui est le premier producteur de cacao, ils utilisent des enfants comme esclaves pour travailler dans les champs. C'est important d'en parler, et ça n'arrive pas qu'en Afrique : des mines, il y en a au Brésil, un peu partout. Qui s'occupe de ces travailleurs ?

Comment vivaient les enfants et adolescents que vous avez rencontrés ?

Nadia Beugré : Ces jeunes-là, quand je leur demandais ce qu'ils cherchaient, ils me disaient qu'ils voulaient acheter une moto. Ce sont des enfants, et souvent, quand j'arrive là-bas, j'ai mal pour eux, mais en même temps leur façon de faire me donne de l'espoir. Ils écoutent de la musique américaine, leur façon

de s'habiller ressemble au style hip-hop, ils rêvent de l'Amérique, de l'Europe. Ils prennent tous ces risques pour ce rêve-là.

Est-ce que vous pensiez également à l'expression « cacher la poussière sous le tapis » en créant Tapis rouge ?

Nadia Beugré : Oui. C'est parce que ces gens sont en bas qu'on met un tapis. Ce tapis, si on l'enlève, on trouve des crânes, des corps – on marche dessus. Ma façon de faire mes recherches, c'est de me déplacer là-bas pour rencontrer ces personnes qui travaillent. Je préfère ça aux statistiques dans un livre. Il y a des pistes dans les livres, mais ce qui est important pour moi, c'est d'aller écouter le villageois, le chef d'entreprise ou le travailleur, avec ses émotions à lui.

De nouveaux artistes ont rejoint les deux interprètes d'origine, le musicien-compositeur Seb Martel et vous-même. À quel point ce Tapis rouge a-t-il changé ?

Nadia Beugré : Il y a maintenant deux autres personnes avec nous : le danseur Adonis Nebié et Aurélien Menu, un technicien plateau que j'ai embarqué avec nous, qui est tout le temps sur scène. Ça change, forcément, mais je prends l'exemple d'un quartier de dix habitants. Si d'autres personnes veulent venir y habiter, ça ne veut pas dire que son nom doit changer. Avec la présence de nouvelles personnes, on a essayé de développer cette « ville » : les dispositions ont changé, mais le cœur même du projet est resté.

Est-ce que vous incarnez des travailleurs sur scène ?

Nadia Beugré : Les rôles de chacun évoluent. C'est comme dans l'imaginaire individuel : à un moment on est un enfant qui rêve, à un autre on est un bourreau, ou la victime. Au moment où j'ai commencé la nouvelle version, je me suis dit qu'il me manquait une couleur, une énergie supplémentaire. Je n'avais pas envie d'être seule avec Seb [Martel] à nouveau, nos deux présences sont déjà fortes dans la pièce, mais j'en voulais d'autres, qui viendraient les diluer ou les renforcer. J'ai alors proposé à Adonis [Nebié] de nous rejoindre. C'est un ami, et en tant qu'artistes, on a eu beaucoup d'échanges. Je considère ce projet comme une mine : Adonis a lui-même creusé, cherché. Quand il est arrivé, on a fait un petit filage et je lui ai proposé de regarder. Je lui ai demandé de voir comment les choses lui revenaient, comment il se projetait à chaque moment par rapport à ce qu'il voyait.

Quelle liberté laissez-vous ensuite à l'interprète ?

Nadia Beugré : Je lui ai donné un point de départ, et il m'a fait des propositions. Je sais qu'en tant qu'interprète sur d'autres projets, j'aime qu'on me donne le cadre avant de chercher ensuite comment me débrouiller là-dedans. Ça permet à l'interprète d'être vrai. On essaie de voir où on se rencontre, ce qui nous touche. Au même moment, j'ai proposé à Aurélien Menu de nous rejoindre.

La plupart des techniciens sont toujours derrière le rideau, mais lui, il est là pendant tout le spectacle, il fait des boules de terre comme des briques. Il essaie de construire une petite muraille, de bâtir son royaume. D'autres montrent le plaisir de détruire. C'est comme ça que je travaille : dans un espace, j'essaie de m'adapter à ce qui est là, je ne ramène que peu de choses. Je

travaille un peu comme une boule de neige, en accumulant au *feeling*, et ensuite je prends du recul pour questionner le tout.

Quel travail avez-vous réalisé sur la création musicale avec Seb Martel ?

Nadia Beugré : Seb a essayé de trouver sa contrainte à lui en fabriquant le son. Chacun est dans sa mine, dans ce projet. Il joue de la guitare sur scène et fabrique les choses en cherchant la connexion, en se demandant si cette musique-là me parle, comment je réagis en l'entendant.

Vous avez fait vos premiers pas dans les danses traditionnelles en Côte d'Ivoire. Est-ce que c'est un matériau chorégraphique que vous utilisez encore ?

Nadia Beugré : Je suis un caméléon, je me laisse habiter par l'énergie de l'endroit où je me trouve. Ensuite, je choisis comment doser, selon mes questionnements. Je ne sais pas décrire ma danse : je cherche à dire quelque chose sans pour autant faire de triples pirouettes. Si je rate une pirouette, ça ne change rien au fait que ce que j'ai dit est vrai ou non. J'explore : je veux partir sur la base d'une danse traditionnelle, pas forcément de chez moi, et essayer de voir comment je la décortique. C'est un peu comme la colonne vertébrale, et ça devient autre chose.

Vous êtes passée en 2009 par la formation Ex.e.r.ce du Centre Chorégraphique National de Montpellier. Qu'est-ce qu'elle vous a apportée ?

Nadia Beugré : Elle m'a permis de me définir en tant qu'artiste. Avant, je craignais un peu ce que les gens disaient. Ça ne m'intéresse pas de faire de la belle danse : ce qui m'intéresse, c'est tout ce qui est tabou, tout ce qui est marginalisé. Aujourd'hui,

je réalise que je suis une personne qui n'a pas peur. Ma formation en France, m'a permis de rencontrer différents artistes, du monde entier. On se dit qu'on n'est pas seul, il y a d'autres générations qui se posent les mêmes questions, même si les choix artistiques sont différents. J'ai aussi pu rencontrer des intervenants qui m'ont touchée. Une intervenante qui nous enseignait la technique de Merce Cunningham a dit une chose dans laquelle je me reconnais : lorsque Cunningham se déplaçait d'un espace à un autre espace, c'était comme s'il déplaçait l'espace avec lui. Comment peut-on changer l'espace, quand on est dedans ?

Est-ce que vous avez également l'opportunité de travailler en Côte d'Ivoire aujourd'hui ?

Nadia Beugré : Je suis en train d'essayer de mettre en place une formation pour les danseurs en Côte d'Ivoire, pour les jeunes. Avant, quand il y avait des compétitions de danse en Afrique, elles se jouaient souvent entre l'Afrique du Sud et la Côte d'Ivoire. Depuis qu'il y a des problèmes socio-politiques dans le pays, tout s'est arrêté : les jeunes se sont dispersés, sont partis au Mali ou au Burkina Faso. Les problèmes ont un effet sur les danseurs, sur les artistes, et certains ont été obligés de fuir. Il faut former les danseurs aujourd'hui, les mettre en confiance. Comment créer des choses pour que les danseurs puissent rester là-bas ? Une formation, c'est ce qui fera que les danseurs auront confiance en eux, en l'avenir. Il faut les encadrer, parce qu'ils sont dans la précarité. Ce que la formation que j'ai suivie à Montpellier m'a donné, c'est un trousseau. Après, on peut choisir la bonne clé.

Propos recueillis par Laura Cappelle

BIOGRAPHIE

Nadia Beugré fait ses premiers pas dans la danse au sein du Dante Théâtre où elle explore les danses traditionnelles de Côte d'Ivoire. Elle accompagne Béatrice Kombé dans la création de la compagnie Tché-Tché en 1997. Récompensée de plusieurs prix internationaux, la compagnie se produit et donne des ateliers dans de nombreux pays.

Nadia Beugré crée ensuite le solo *Un espace vide : Moi* présenté en Angleterre, en France, au Burkina Faso, en Tunisie et aux Etats-Unis. Elle passe par la formation Outillages Chorégraphiques (Ecole des Sables de Germaine Acogny, Sénégal) puis intègre en 2009 la formation artistique Ex.e.r.ce - Danse et Image (direction artistique de Mathilde Monnier) au Centre Chorégraphique de Montpellier, où elle commence à travailler sur son solo *Quartiers Libres*. Cette création sera présentée au Théâtre de la cité internationale à Paris, puis aux Etats-Unis,

dans de nombreuses villes françaises et européennes ainsi qu'au Brésil.

En août 2015, Elle crée sa première pièce de groupe *Legacy* au Festival La Bâtie de Genève. *Legacy* est ensuite présentée au Théâtre de la cité internationale dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, à Bergen (Norvège), Strasbourg, Toulouse, Arles, Lille...

Nadia Beugré a collaboré avec les créateurs Seydou Boro, Alain Buffard, Dorothee Munyaneza, et dansera prochainement pour Boris Charmatz.

Nadia Beugré au Festival d'Automne à Paris :

2015 *Legacy* (Théâtre de la cité internationale)
Quartiers libres (Le Tarmac)



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com